

6447. 1021
52/6



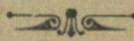
LES

PERES DOMINICAINS

ET

LES AUTRES

Devotions Dominicaines.



Revue Mensuelle

PUBLIÉE PAR

LES PERES DOMINICAINS

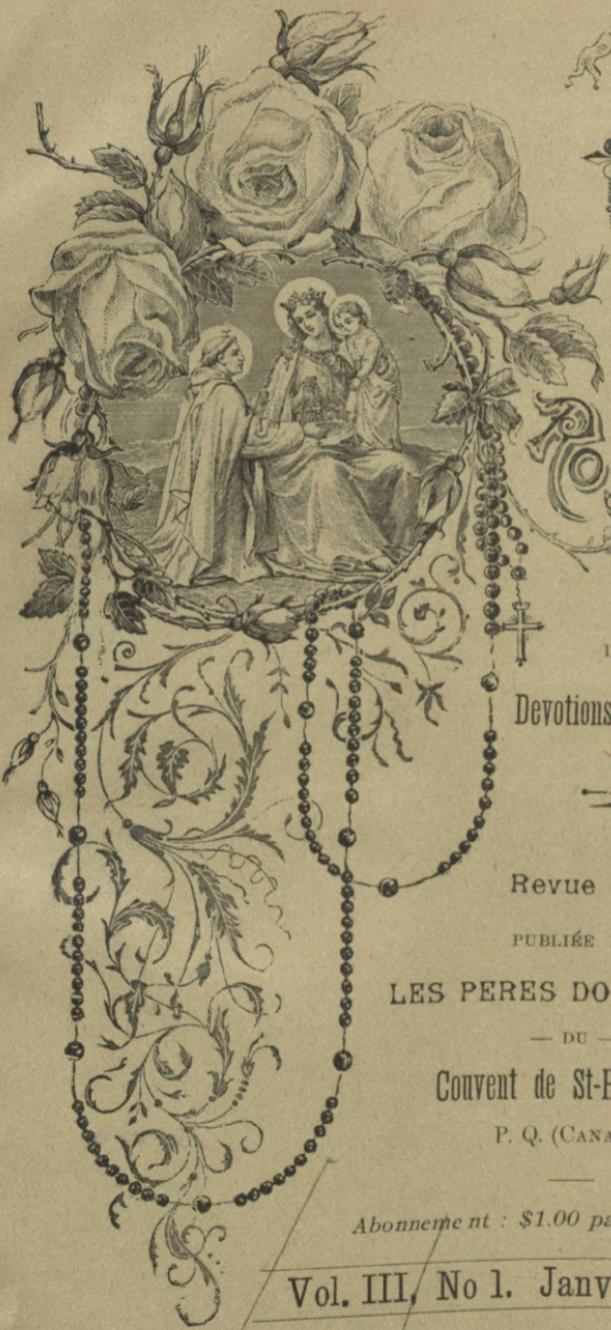
— DU —

Convent de St-Hyacinthe,

P. Q. (CANADA).

Abonnement : \$1.00 par an.

Vol. III, No 1. Janvier 1897



Crédit Paroissial, 1664 rue Notre-Dame, Montréal

C. B. LANCOTOT

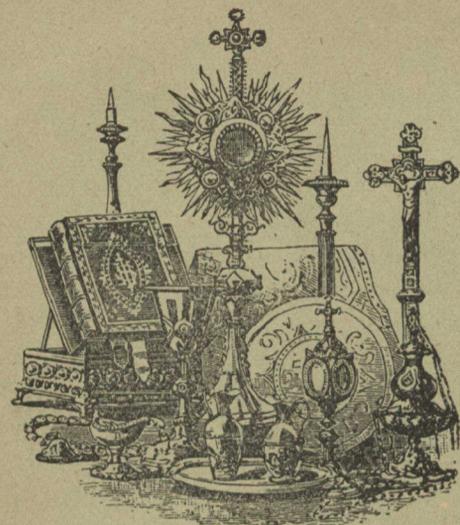
importateur de
Bronzes, Orfèvreries,
Ornements, Sacs,
Merinos,
Vetements Ecclesiastiques,
Etc.

Ateliers spéciaux pour
fabrication de

Statues, Peintures, Che-
mins de Croix, Drapeaux,
Bannières, Décorations
pour Sociétés.

Vins de Messe approu-
vés par les autorités ec-
clésiastiques.

Bouquets et Fleurs.
Lustres en Cristaux.



Photographies de Statues, etc., et listes de prix envoyées sur de-
mande.

(Modèle spécial de la Statue de Ste Anne de Beaupré).

FONDERIE de CLOCHES

MAISON HILDEBRAND

Fondée en 1773.

CROUSET-HILDEBRAND

GENDRE ET SUCCESSEUR,

PARIS.

*Fournisseur des Cloches de l'Eglise
St-Henri de Montréal.*

S'adresser pour toutes informa-
tions à

ROYER & ROUGIER FRÈRES,

55 RUE ST-SULPICE,

MONTREAL

Seuls Agents pour le Canada.

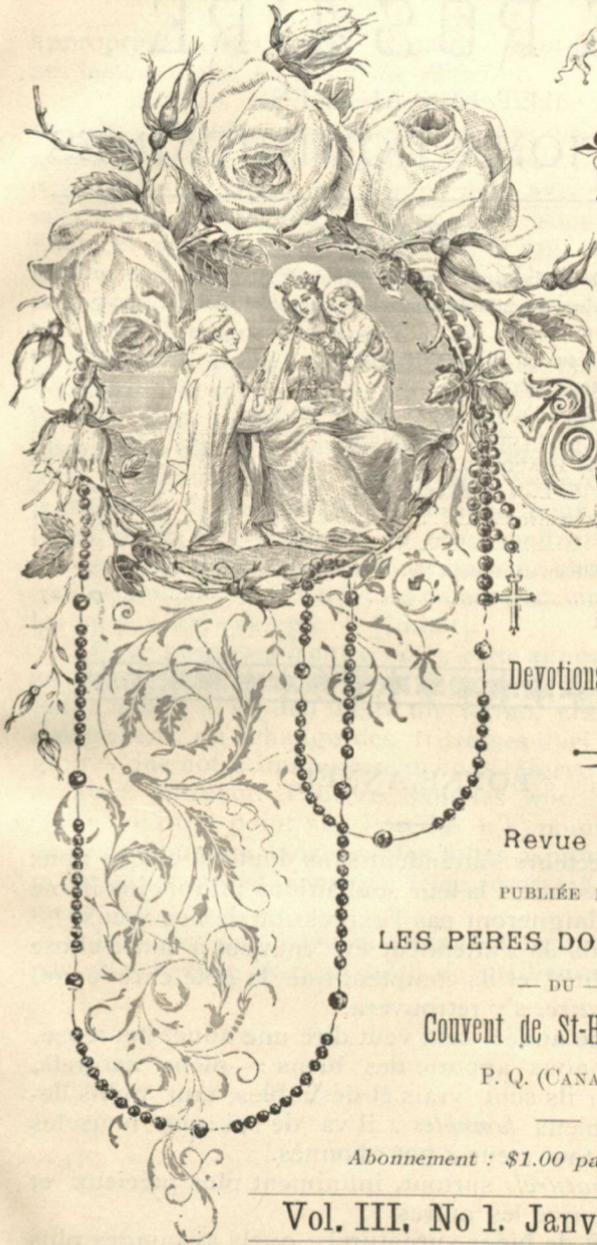


**LA TRIBUNE.
ST-HYACINTHE.**

IMPRIMERIE,

RELIURE.

L'Etablissement le plus
complet de la ville.



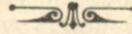
LE

ROSARE

ET

LES AUTRES

Devotions Dominicaines.



Revue Mensuelle

PUBLIÉE PAR

LES PERES DOMINICAINS

— DU —

Convent de St-Hyacinthe,

P. Q. (CANADA).

Abonnement : \$1.00 par an.

Vol. III, No 1. Janvier 1897

LE ROSAIRE

ET LES AUTRES

DEVOTIONS DOMINICAINES

SOMMAIRE

GRAVURES : Les Rois Mages (d'après Portaels.).....p.	17
La Sainte Famille (d'après Ploekhorst.).....p.	23
Nouvel An (fr. H. C.).....p.	2
Le Saint Nom de Jésus (fr. A. MARICOURT).....p.	4
Paraphrase du Pater (DANTE.).....p.	8
La conversion de Saint Paul (Abbé G. BOURASSA.).....p.	9
L'ordre des fr. prêch. et l'ordre de la Merci.....p.	13
Les Mages (fr. A H BEAUDET).....p.	16
Le Don de crainte (fr. L. VAN BECELAERE).....p.	18
Prière à Dieu ! (Savonarole.).....p.	21
La Sainte Famille.....p.	21
La contrition est-elle un sentiment (fr. L VAN BECELAERE).....p.	24
Chronique.....p.	27



BONNE ANNÉE !

NOS lecteurs s'attendent sans doute, à ce que nous aussi nous la leur souhaitions ; du moins ils ne dédaigneront pas l'expression de nos vœux.

Mais ils s'attendent évidemment à autre chose qu'à des banalités, et ils comptent que la note chrétienne, *la note du Rosaire*, s'y retrouvera.

Une bonne année, cela veut dire une année heureuse, une année qui nous apporte des biens :—biens naturels, sans doute, car ils sont vrais et désirables, tant qu'ils demeurent des biens *honnêtes* ; il va de soi que nous les souhaitons de tout cœur à nos abonnés.

Bien *surnaturels* surtout, infiniment plus précieux et plus désirables que les autres.

Or, en fait de biens surnaturels, quels avantages plus

appropriés la Revue du " Rosaire " peut-elle souhaiter à ses lecteurs, que *les fruits du Rosaire*.

Nous leurs souhaitons donc tout d'abord ce bonheur modeste, ces joies surnaturelles intimes qui furent celles de la sainte famille dans les *mystères joyeux* ;—saintes joies des enfants de Dieu, qui n'apportent avec elles, que la paix d'une conscience pure épanouie sous le regard de Dieu, et rayonnante de sa lumière, et qui, cependant, au témoignage de l'apôtre, peuvent excéder toutes les délices terrestres. (Phil. IV v. r.) Une année marquée de telles joies sera véritablement une bonne année.

La souffrance, à des degrés divers, est le condiment nécessaire, le sel de la vie humaine : l'année nouvelle l'apportera sans doute à bon nombre de nos lecteurs, et néanmoins elle sera pour eux une *bonne année*, si, comme nous le leur souhaitons, ils peuvent comprendre et sentir le mystère, l'apostolat de la douleur, pour s'y résigner à l'exemple et en compagnie de *Jésus souffrant*.

" S'il y avait eu pour nous quelque chose de meilleur que de souffrir, le Christ nous en eût instruits par ses paroles ou par son exemple. " [Imitat].

Pour plusieurs d'entre nous, cette année sera peut-être aussi la dernière, mais elle en sera davantage encore une *bonne année*, si au lieu d'être un terme, elle est un commencement, un échange des tristesses d'ici bas pour les gloires que notre ami ressuscité nous réserve et dont il nous a laissé entrevoir l'aurore dans les *mystères glorieux* : " car l'œil n'a point vu, l'oreille n'a point entendu, le cœur de l'homme dans ses plus folles aspirations ne pourra jamais rêver les biens que Dieu réserve à ceux qui l'aiment. "

Tels sont nos souhaits à nos abonnés, nous ne croyons pas qu'on puisse leurs en offrir de meilleurs.

Fr. H. C.
des fr. prê.

LE SAINT NOM DE JÉSUS



Venu, non pour détruire la loi de Moïse, mais pour l'accomplir et la perfectionner, Jésus en observa les prescriptions, dès les premiers jours de sa vie. "Le huitième jour étant arrivé où l'enfant devait être circoncis, il reçut le nom de Jésus." (1)

A l'enfant circoncis on imposait un nom. C'était le père de famille qui, ordinairement, choisissait ce nom et le donnait.

Joseph, père adoptif du fils de Marie, n'eut pas de nom à choisir.

Six siècles auparavant, le prophète Isaïe avait dit du Messie : "Il s'appellera d'un nom nouveau, d'un nom sorti de la bouche même du Seigneur." (2)

Ce nom, l'ange de l'annonciation l'avait révélé à Marie : "Vous concevrez et enfanterez un fils et vous lui donnerez le nom de Jésus," (3) c'est-à-dire Sauveur.

Un ange, avait tenu à Joseph un langage semblable : "Marie (Votre virginal épouse) enfantera un fils et vous l'appellerez "Jésus : il sauvera, en effet, son peuple" (4) en le délivrant de la tyrannie du péché.

Le rôle de Joseph se réduisait donc à imposer à l'enfant ce nom venu du ciel, ce nom d'espérance et de consolation : mission qu'il remplit avec une fidélité pleine de joie.

Souvent, les noms donnés par les hommes et même par les catholiques n'ont aucune vraie signification. Ou bien, on les choisit uniquement pour conserver telle ou telle appellation héréditaire dans une famille : ainsi les parents de Jean Baptiste voulurent l'appeler Zacharie du nom de son père et non pas Jean, car personne dans la famille n'avait encore porté ce nom. Ou bien, par une raison futile, on choisit tel nom uniquement parce que sa consonance musicale ou sa finale harmonieuse chatouille agréablement l'oreille. Par bonheur, on voit encore des parrains assez sérieux et assez chrétiens pour s'informer du jour où

(1) Saint Luc. 2. 21.

(2) Isaïe 62. 2.

(3) Saint Luc 1. 31.

(4) Saint Matthieu, 1. 21.

l'enfant est né, ou du jour où il sera baptisé, afin de lui donner le nom du saint honoré, ce jour-là, par l'Église.

Mais, remarque saint Thomas d'Aquin, quand c'est Dieu lui-même, la sagesse incréée, qui impose un nom, ce nom porte avec lui une véritable signification et il est doué souvent d'un sens prophétique.

Au premier homme Dieu donna un nom, Adam, et ce nom rappelait son origine extraordinaire et touchante. C'était avec un morceau de terre rouge (*adâmah*) pétri et façonné par ses propres mains que Dieu avait formé le corps de l'homme, il l'anima ensuite, il l'embellit, il le transfigura, en lui donnant une âme raisonnable, libre et immortelle.

De même, Dieu donna à la première femme un nom qui lui rappelait la formation de son corps : il la nomma en hébreu "*Ischâh*" parce qu'elle avait été tirée de "*Isch*," nom hébreu de l'homme.

Dieu donna aussi un nom au père des croyants. Il changea son nom Abram, père noble, élevé, en celui d'Abraham, père de la multitude, de cette multitude des croyants qui ont hérité de sa foi.

Le nom de Jésus ou Josué était un nom vulgaire parmi les Israélites. Trois grands hommes, cependant, l'avaient relevé de sa banalité et lui avaient composé une histoire glorieuse, une auréole magnifique. Ces trois personnages célèbres étaient Josué, ce conquérant fameux qui introduisit le peuple d'Israël dans la terre promise ; Jésus, fils de Josédec, ce grand-prêtre qui, de concert avec Zorobabel, ramena le peuple juif de la captivité de Babylone, rétablit le temple, releva l'autel et restaura le vrai culte de Jéhovah ; enfin, Jésus, fils de Sirach, cet écrivain sacré ou prophète qui composa l'Écclésiastique, ce livre nommé par l'admiration des contemporains le "trésor des vertus."

Voilà, assurément, trois figures frappantes de Jésus ou du Sauveur par excellence qui devait être roi, prêtre et prophète, afin d'opérer le salut que son nom signifiait et promettait. Mais, à la différence de ces sauveurs particuliers et transitoires, Jésus est le sauveur universel et perpétuel et c'est là la nouveauté de son nom sublime. Il est le Sauveur car, dit Bossuet "il nous sauve du péché" et en remettant ceux qu'on a commis et en nous aidant

“ à n'en plus commettre et en nous conduisant à la vie où l'on ne ne peut plus en commettre aucun.”

“ S'il est le Sauveur, nous sommes les sauvés ”. Aussi, tous les saints ont-ils voué un culte d'amour et de reconnaissance à ce nom de Jésus.

Saint Paul le cite environ cinq cents fois dans ses épîtres.

Saint Ignace d'Antioche l'avait constamment sur les lèvres parce que, disait-il, il le portait gravé en lettres d'or sur son cœur. Ce fait a été vérifié après son martyre, car, dit saint Antonin, il ne fut pas dévoré par les lions, mais seulement étouffé et le phénomène miraculeux fut facilement constaté.

Saint Bernard parut au XIIe siècle comme le chantre dévot, le poète mélodieux du nom de Jésus. Il en célébra les bienfaits et la douceur dans des pages pénétrées et embaumées de la plus suave onction.

Saint Dominique institua en son honneur la milice de Jésus-Christ, espèce d'ordre militaire établi contre les hérétiques.

Saint François d'Assise, avec sa nature affectueuse et expressive, ne pouvait entendre ce nom si aimable sans sentir ses lèvres réjouies, comme s'il avait goûté un rayon de miel.

A l'exemple de leurs fondateurs, les franciscains et les dominicains, piqués de la plus louable émulation, rivalisèrent de zèle pour faire connaître, aimer et glorifier le nom de Jésus.

Citons seulement quelques enfants de la famille dominicaine :

Henri de Cologne, l'ami intime du bienheureux Jourdain de Saxe, avait coutume de recommander à la vénération des peuples le saint Nom de Jésus. “ Partout où il avait prêché, il suffisait, dit le bienheureux Jourdain, de prononcer ce nom adorable pour réveiller la dévotion des fidèles et les provoquer à des actes pieux. ”

Vers 1250, le bienheureux Jean de Vicence introduisit à Bologne l'édifiante pratique de se saluer mutuellement par ces mots : Loué soit Jésus-Christ !—A jamais ! ainsi-soit-il !—Ce saint usage est resté en Italie, en Autriche, surtout dans le Tyrol.

A la même époque, Walter de Meysenbourg, disciple

du bienheureux Jourdain, fut entendu par Thomas de Champré, criant dans un rêve : “ Béné soit le fruit de vos entrailles ! ”. Le lendemain, Thomas, le fidèle choniqueur, lui demanda la cause de cette exclamation. “ J’ai l’habitude, répondit Walter, d’ajouter à la salutation angélique “ le saint Nom de Jésus et de dire ” : “ Jésus, le fruit de vos entrailles est béni. ” Ce frère Walter, avec d’autres dominicains, contribua dans une large mesure, à faire insérer le nom de Jésus dans l’Ave Maria : ce qui eut lieu en 1263.

Le bienheureux Henri Suso s’écriait plus de cent fois par jour : “ Béné soit éternellement le saint Nom de Jésus ” Ce nom tant aimé, il l’avait gravé en grosses lettres sur sa poitrine avec un canif. Par ce nom, il convertit tant d’âmes qu’il était appelé l’apôtre du saint Nom de Jésus. Il établit, le premier, une confrérie en l’honneur de ce nom doux et puissant.

Sainte Catherine de Sienne commençait et finissait chacune de ses lettres par la pieuse invocation de Jésus.

Vers 1550, le P. Jean Micon, qui fut le père-maître de saint Louis Bertrand, composa une espèce de rosaire en l’honneur du nom de Jésus.

En 1563, Jacques de Victoria, célèbre prédicateur espagnol, désireux de conjurer la vengeance de Dieu prête à éclater sur l’Europe en punition de ses innombrables blasphèmes, institua une confrérie du saint Nom de Jésus. Pie IV approuva cette confrérie et l’enrichit de nombreuses indulgences. Saint Pie V et Grégoire XIII ordonnèrent que, seuls, les religieux de Saint Dominique pourraient ériger cette confrérie dans leurs églises et dans les églises où la piété des curés et des fidèles en solliciterait l’établissement.

L’illustre Lacordaire, l’immortel restaurateur des dominicains en France, continuait la tradition de son Ordre quand il jetait ce cri de foi et d’amour : “ Seigneur Jésus, depuis dix ans que je parle de votre Eglise “ à cet auditoire, c’est, au fond, toujours de vous que j’ai “ parlé ; mais enfin, aujourd’hui, plus directement, j’arrive à vous-même, à cette divine figure qui est, chaque “ jour, l’objet de ma contemplation ; à vos pieds sacrés “ que j’ai baisés tant de fois, à vos mains aimables qui “ m’ont si souvent béni, à votre chef couronné de gloire et “ d’épines, à cette vie dont j’ai respiré le parfum dès ma

“ naissance, que mon adolescence a méconnue, que ma
 “ jeunesse a reconquise, que mon âge mûr adore et an-
 “ nonce à toute créature. O père ! ô maître ! ô ami ! ô Jé-
 “ sus !

Fr. ANTONIN MARICOURT,
 des fr. prêch.



PARAPHRASE DU “ NOTRE PÈRE.

Placée par Dante dans la bouche des âmes du Purgatoire.

Q NOTRE PÈRE qui es aux cieux, non que tu souffres des Bornes, mais parce que tu portes plus d'amour à tes premiers ouvrages qui sont là-haut. Loués soient ton nom et ton pouvoir par toute créature, comme il est juste de rendre grâces à ta souveraine sagesse. Que la paix de ton règne nous arrive, car de nous-mêmes, et avec tout l'effort de notre esprit, nous ne pouvons aller à elle, si elle ne vient à nous. Comme tes anges qui te chantent : “ Hosanna ! ” te font le sacrifice de leur volonté, qu'ainsi les hommes te sacrifient la leur. Donne-nous aujourd'hui la manne de chaque jour, sans laquelle, dans cet âpre désert, celui-là va en arrière qui a plus hâte d'avancer. Et comme nous pardonnons à chacun le mal que nous avons souffert, ainsi pardonne-nous dans ta clémence et ne considère point notre mérite. Notre vertu se laisse facilement abattre ; ne l'éprouve point contre l'antique adversaire, mais délivre-la de lui, qui la pousse si opiniâtrément au mal. ”

[Dante. Purg. chant. XI.]

LA CONVERSION DE SAINT PAUL.

25 janvier.

Domine, quid me vis facere ?
 Seigneur, que voulez-vous que je fasse ?
 — Act. 9, 6. —

C'est la parole d'un des plus illustres convertis de l'histoire, au Christ qui venait de se manifester à lui dans sa force et dans sa douceur.

Il s'appelait Saul. Il était de la tribu de Benjamin. Son nom voulait dire *renard* et il le justifiait par les ravages qu'il exerçait dans la vigne du Seigneur. Une prophétie de Jacob mourant l'avait signalé à sa postérité sous les traits d'un loup rapace : " Benjamin est un loup ravisseur ; le matin, il dévorera sa proie ; le soir, il partagera l'héritage." (Gen. 49-27.) Le matin de sa vie, en effet, c'est-à-dire ses trente-cinq premières années, s'écoula successivement dans l'éducation judaïque la plus sévère et dans une série d'atroces persécutions contre les disciples de Jésus-Christ. La seconde moitié fut consacrée à cet apostolat merveilleux qui amena la gentilité au christianisme et assura à Paul une si large et si glorieuse part dans l'héritage du Christ.

Comment de persécuteur devint-il apôtre ?

Quel évènement singulier, brillant au midi de sa vie, l'a divisée en deux parties contraires ?

Les actes des apôtres nous le racontent avec une simplicité qui est un gage de vérité.

" Cependant Saul, respirant encore menaces et meurtres contre les disciples du Seigneur, vint auprès du prince des prêtres et lui demanda des lettres pour les synagogues de Damas, afin que, s'il y trouvait des hommes et des femmes de cette voie, il les conduisît enchaînés à Jérusalem. Comme il était en chemin et approchait de Damas, tout à coup, une lumière du ciel brilla autour de lui. Et, tombant à terre, il entendit une voix qui lui disait : " Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu ? " Il dit : " Qui êtes vous, Seigneur ? " Et le Seigneur : " Je suis Jésus, que tu persécutes ; il t'est dur de regimber contre l'aiguillon ! " Alors, tremblant et frappé de stupeur, il dit : Seigneur

que voulez-vous que je fasse ? Et le Seigneur lui répondit : "Lève-toi, entre dans la ville; car c'est là que te sera dit ce qu'il faut que tu fasses." Or, les hommes qui l'accompagnaient, demeurèrent tout étonnés, entendant bien la voix, mais ne voyant personne. Saul se leva donc de terre ; mais les yeux ouverts, il ne voyait rien. Ainsi, le conduisant par la main, ils le firent entrer dans Damas."

On peut lire la suite du récit au chapitre neuvième des actes. Les versets précités (1-8) contiennent la substance de ce fait extraordinaire.

Il n'a pas laissé que d'embarrasser les Juifs du temps de saint Paul et les rationalistes de notre époque.

Les premiers ont inventé cette explication grossière de la conversion du zélé pharisien : " Paul, né à Tarse, d'une famille païenne, était païen lui-même. Venu jeune à Jérusalem, il y passa plusieurs années, rencontra la fille du grand prêtre et se berça de l'ambitieux espoir d'en obtenir la main. Pour y parvenir, il n'hésita pas à se faire prosélyte et à recevoir la circoncision. Malgré ces avances, le pontife lui refusa sa fille, et dès lors Paul, dans sa rage, ne cessa d'écrire contre la circoncision, le sabbat et la loi de Moïse." (Épiph., Haeres., p. 33, c. 16.)

Les rationalistes, plus respectueux et plus justes pour la sincérité du grand apôtre, ont eu recours à une explication naturaliste, qui leur permettait de supprimer le miracle. La voici :

" L'imagination de Saul, déjà surexcitée par le mouvement et la fatigue du voyage, s'exaltait encore aux approches de Damas, sous l'influence de sa haine contre les chrétiens, passée à l'état d'idée fixe. Les rayons du soleil, à l'heure du midi, dardant sur sa tête, achevèrent de le plonger dans un de ces inexplicables accès de mélancolie, qui prédisposent à l'hallucination. L'image des victimes déjà tombées sous sa vengeance à Jérusalem se dressa devant lui. Qu'avaient fait tant d'innocents massacrés par ses ordres ? Ils interprétaient autrement que lui le texte des Ecritures. Cela méritait-il la mort ? En ce moment, la prière d'Etienne, son ancien condisciple, l'ami de sa jeunesse, retentit dans son cœur, comme un testament d'amour suprême. Il se rappela le discours du premier martyr. Attentif alors au sens spirituel qu'Etienne avait donné à la loi de Moïse, Saul éprouva une impres-

sion vive, qui fut, pour un esprit aussi élevé que le sien, un trait de lumière. Ce nouveau point de vue élargissant l'horizon étroit dans lequel il s'était renfermé, par l'étude de la lettre seule et les interprétations matérielles du pharisaïsme, il conçut des doutes poignants sur la légitimité de sa conduite. Ces perplexités de conscience finirent par le jeter dans un état extatique ; il lui sembla voir Jésus, dans l'azur embrasé du ciel ; il crut l'entendre dire : " Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu ? " Le cri intérieur du remords trouvait ainsi un écho extérieur et se formulait dans les accents d'une voix imaginaire. La pitié succéda au fanatisme de la haine, dans l'âme de Saul ; l'idée de réparer le mal commis le jeta dans le parti des persécutés ; il apporta à ce nouveau rôle le même enthousiasme qu'il avait déployé pour la vengeance." (Renan, les Apôtres—cité par Darras.—Histoire générale de l'Eglise, t. 5, p. 372, s.)

Certes, voilà un bel effet d'insolation, et s'il était démontré par d'autres preuves que cette plaisante amplification, les convertisseurs de toute religion pourraient en tirer parti pour leurs entreprises de zèle.

Avec une petite promenade au grand soleil, dans les mois d'été, précédée de quelques paroles habiles, ils auraient bientôt raison des âmes les plus récalcitrantes, même de celles qui, à l'exemple de Saul, ne respirent que " menaces et meurtres " et consomment toute leur ardeur et tout leur temps à " blasphémer, à calomnier et à outrager " les ennemis de leur foi (t. 1 Tim. 1, 13). Malheureusement, le procédé, au su de l'histoire n'a pas reçu d'autre application que celle de ce cas très spécial et force est aux ministres de Jésus-Christ de s'en tenir, à l'exemple de leur divin Maître, aux moyens classiques de la prière et de la parole évangélique.

La prière, voilà l'explication vraie du miracle qui terrassa Saul aux portes de Damas.

Sans doute la volonté éternelle de Dieu avait décidé de transformer cet ardent persécuteur en " un vase d'élection pour porter son nom devant les gentils, les rois et les enfants d'Israël " (Act. 9, 15).

Elle avait fixé à ce jour, à cette heure et à ce lieu le moment où, les ténèbres de son âme se dissipant tout d'un coup sous l'effet d'un rayon splendide de la grâce, il

crierait à Jésus : “ Seigneur que voulez-vous que je fasse ? ”

Mais, en même temps elle décrétait la forme et la source de sa conversion. La forme : ce prodige étonnant ; la source : la prière d'Etienne, le diacre martyr,—qui périt écrasé par les pierres des juifs, aux portes de Jérusalem, à deux pas du jeune Saul qui gardait leurs vêtements. (Act. 7, 57).

Car, “ s'étant mis à genoux, dit le saint livre, il cria d'une voix forte : Seigneur, ne leur imputez point ce péché. Et lorsqu'il eut dit cela, il s'endormit dans le Seigneur. Or Saul était consentant à sa mort.” (Ibid. v. 59).

Et la prière d'Etienne fut plus forte que la haine de Saul, comme la prière de Jésus, pendant qu'on le crucifiait, fut plus forte que l'ignorance stupide de ses bourreaux. A lui, comme à eux, la clémence du Père céleste offrait le pardon, après la lumière et le repentir, car lui, pas plus qu'eux “ ne savait ce qu'il faisait.” C'est en toute vérité qu'il écrira plus tard à Timothée : “ J'ai obtenu miséricorde de Dieu, parceque j'ai agi par ignorance, dans l'incrédulité.” (1. Tim. 1, 13).

Or, cette miséricorde de Dieu, l'Eglise, après saint Augustin, en attribue la manifestation à la prière de son premier martyr. “ Si Etienne n'avait prié, a dit ce saint docteur, Paul manquerait à l'Eglise.”

Merveilleux et touchant exemple de l'efficacité de la prière ! Imposante réalisation de la parole de Tertullien :— “ Le sang des martyrs est une semence de chrétiens ! ”

Du sang d'Etienne a germé Paul. Du sang de Paul que de chrétiens ont germé ! Combien, aussi, de sa parole, de ses sueurs, de ses larmes d'apôtre, combien encore, à travers les siècles, de la lecture et de la méditation de ses admirables épîtres, dont Bossuet a si justement écrit : “ La simplicité de l'apôtre a expliqué de si grands secrets, qu'on a vu les plus sublimes esprits, après s'être exercés longtemps dans les plus hautes spéculations où pouvait aller la philosophie, descendre de cette vaine hauteur, où ils se voyaient élevés, pour apprendre à bégayer humblement dans l'école de Jésus-Christ, sous la discipline de Paul.”

Lisons donc et méditons ces épîtres, dont un auteur contemporain dit encore : “ Tout le dogme, toute la morale,

toute la mystique chrétienne, et aussi la hiérarchie, le droit canon sont condensés, ou développés, ou indiqués en saint Paul."

Mais, surtout, écoutons en nos cœurs la voix qui cria à Saul : " Je suis Jésus . . . Il est dur pour toi de regimber contre l'aiguillon."

Ah ! certes, oui, qu'il est dur de résister à la grâce, qui sollicite jour et nuit, au fond de notre âme, notre conversion ou notre amendement ! Cette résistance nous coûte la paix, la dignité, la fécondité de notre vie, et parfois, lorsqu'elle persiste jusqu'à la dernière heure, notre bonheur éternel.

N'ayons pas cette folie ! Ne marchons pas à ce malheur !

Disons, avec Paul, à la voix invisible : " Seigneur, que voulez-vous que je fasse ? "

Et elle nous le dira, sûrement, car elle le dit toujours aux hommes de bonne volonté.

ABBÉ G. BOURASSA.

L'ORDRE DES FRÈRES PRÊCHEURS ET L'ORDRE DE LA MERCI.



Les premiers historiens de Saint Dominique, nous racontent, que, dans sa jeunesse, notre saint patriarche, témoin de la douleur déchirante d'une pauvre mère, dont le fils avait été fait esclave par les musulmans, offrit de se vendre lui-même pour racheter le fils de la veuve. Il ne put toutefois mettre son dessein à exécution.

Cette bonne œuvre, ce généreux désir n'était pas tombé dans l'oubli auprès de Dieu ; peut-être est-ce à ce fait qu'il faut rattacher, dans les conseils éternels de la sagesse divine, un grand événement qui illustra la vie de Saint Raymond de Pennafort, deuxième successeur de Saint Dominique, dans la dignité de Maître général de l'Ordre.

—Les Maures avaient depuis longtemps usurpé quantité de villes, de places et de provinces en Espagne. Ils exerçaient le long du littoral, tant du côté de l'Océan que de la Méditerranée, leurs déprédations continuelles, et malheur aux chrétiens qui tombaient entre les mains de ces barbares ! Il n'était cruauté qu'ils n'employassent pour les obliger à renier Jésus-Christ. Tous les jours, on recevait dans les villes catholiques d'Espagne les nouvelles des tourments que les pauvres chrétiens captifs souffraient en la puissance des féroces disciples de Mahomet.

Etant en oraison, la nuit du 1^{er} août 1223, et priant pour ses compatriotes esclaves, saint Raymond reçut une grâce insigne. La Sainte Vierge lui apparut, et lui déclara qu'elle souhaitait voir fonder dans l'Eglise un Ordre religieux tout dévoué à la rédemption des chrétiens chez les Maures. La même nuit, cette Reine du ciel se montra au roi Jacques et à un grand serviteur de Dieu, Français de nation, qui travaillait infatigablement depuis plusieurs années à l'œuvre du rachat des chrétiens captifs. C'était Pierre Nolasque. Ce dernier, étant venu le matin communiquer à saint Raymond, son confesseur et l'inspirateur de ses bonnes œuvres, la grâce dont il a été favorisé, le Saint lui avoua ingénûment qu'il avait eu la même vision et reçu les mêmes avis. Tous deux aussitôt résolurent d'en parler au roi, afin qu'il facilitât l'exécution de ce grand dessein. S'étant donc rendus au palais de ce prince, ils racontèrent les bontés maternelles de Notre-Dame à leur égard et sa tendre sollicitude pour les chrétiens esclaves. Bien surpris, le roi leur déclara qu'il avait eu la même révélation, et que la Sainte Vierge l'avait chargé, comme eux, de procurer la fondation d'un Ordre employé au rachat des captifs.

Sans tarder, le roi fit appeler Bérenger, évêque de Barcelone, les principaux du clergé et les magistrats de la ville, et leur ayant communiqué les merveilles qui venaient de se passer, il fut résolu que saint Raymond dresserait les statuts du nouvel Ordre, dont saint Pierre Nolasque serait le père. Le 10 août, fête de saint Laurent, fut le jour choisi pour l'auguste cérémonie où Pierre Nolasque devait commencer l'Ordre voulu du ciel et en recevoir l'habit. L'évêque ordonna une procession générale à l'é-

glise cathédrale. Le roi, le clergé, la cour, les magistrats et le peuple y assistaient. Bérenger célébra pontificalement la Messe, au milieu de laquelle saint Raymond prêcha. Après avoir prouvé la nécessité de l'établissement du nouvel Ordre et les avantages qui en reviendraient à toute la république chrétienne, le Saint donna l'habit religieux à Pierre Nolasque. C'était l'habit de son Ordre avec cette différence que la chape était de couleur blanche. Le roi Jacques voulut que les religieux portassent à leur scapulaire un écusson aux armes d'Aragon, facées d'une croix d'argent. Il donna pour première maison à Pierre Nolasque l'hôpital de Sainte-Eulalie de Barcelone, et plusieurs grands seigneurs aidèrent de leurs libéralités le nouvel établissement. Tels furent les premiers succès de cet Institut que, onze ans plus tard, par une bulle donnée à Pérouse le 18 janvier 1235, Grégoire IX approuva sous le nom d'Ordre de Notre-Dame de la Rédemption, ou, comme on dit en France, de la Merci.

La pensée généreuse du père avait donc été réalisée par le fils, mais plus ample, plus vaste, plus universelle : c'était un *Ordre tout entier* qui se fondait pour le rachat des captifs.

Les frères prêcheurs, par la volonté expresse de la Vierge Marie, se voyaient appelés à présider à la naissance de cette nouvelle famille religieuse, fondée sous leur patronage, et fille elle aussi de saint Dominique, par saint Raymond de Pennafort ; elle était redevable à celui-ci de sa législation, et pour une part de son existence.

A l'ombre du grand chêne et de sa sève, avait germé un rejeton nouveau.

FR. LAURENT.



LES MAGES

—
Notre gravure

... C'est la nuit,—une nuit d'Orient, pleine de clartés douces, presque blanche. Dans le désert infini, aride et rocheux, trois personnages sont en marche.

Voilà tout le tableau. C'est très simple, mais très beau aussi ; cela impressionne. Ce tableau nous donne vraiment la *sensation* du désert, avec sa poésie sereine et son calme profond ; un silence—le silence éternel des solitudes,—vient jusqu'à l'âme.

Qui sont-ils, ces hommes qui marchent dans la nuit et qui seuls animent le morne paysage ? Leur attitude, leurs riches manteaux flottants nous les font reconnaître. Les grands, les rois savent se vêtir et se draper ainsi. Voyez-vous, sur leur figure, des reflets pâles ? Qu'est-ce donc ? Là-bas, dans leur ciel du Levant, un astre nouveau s'est levé. En même temps que ses lueurs tremblantes frappaient leurs regards, des clartés célestes illuminaient leurs âmes ; ils ont vu dans le lever de cet astre l'annonce de la naissance du Dieu de Jacob, et ils suivent maintenant, à travers les étendues, l'étoile du mystère. Le prophète ne l'avait-il pas dit : “ *Les rois marcheront à la splendeur de votre aurore ?* ”....

Leur foi vive, leur ferme espérance, se trahissent dans leur physionomie inspirée. Les yeux toujours fixés sur l'astre qui les précède et les guide dans les espaces, ils vont vers celui qu'ils adorent déjà sans le connaître. Dans le lointain, au bas de l'horizon, s'étale sous les rayons pâles une nappe blanche. . C'est la mer de Galilée. Ces pèlerins de la foi redoublent d'espérance à l'approche du terme de leur voyage. Bientôt ils pourront voir de leurs yeux le Roi des Juifs et courber devant lui le sceptre de leur puissance et le sceptre de leur génie. . . .

FR. A. H. BEAUDET.

Des fr. prêch.



LES MAGES

(d'après J. Portaels.)

LE DON DE CRAINTE



'EST une folie de ne " rien craindre " si ce *rien* n'admet pas d'exception, car le bon sens lui-même exige que nous sachions redouter ce qui est redoutable.

Parmi les choses qu'il est raisonnable de craindre, il faut placer avant tout le Dieu tout puissant,—celui qui peut appeler au secours de sa colère non seulement les foudres du ciel, mais encore les flammes vengeresses de l'enfer.

Craindre Dieu c'est donc toujours une bonne chose, et ne peut venir que d'une inspiration de l'Esprit Saint. La crainte c'est le levier puissant qui arrache du sol de notre âme l'arbre du mal, qui plonge en nous de si profondes racines, et prépare ainsi ce sol en le débarrassant, à recevoir les germes divins de la grâce :—et c'est pourquoi l'Écriture nous dit que " la crainte du Seigneur est le commencement de la sagesse " c'est à dire de la vertu. (Ps).

Mais il y a plusieurs manières de craindre Dieu, et toutes ne sont pas également profitables au salut.

Tout d'abord on peut craindre Dieu *servilement*, comme l'esclave craint son maître, ou plutôt le fouet de son maître, redouter de lui exclusivement les châtimens qu'il tient en réserve pour les pécheurs ;—une telle crainte peut exister sans l'ombre d'amour, et l'on conçoit très bien qu'elle ne suffise pas pour justifier une âme.

Le damné qui meurt en désespéré, le blasphème sur les lèvres, a la crainte de Dieu ; il n'est pas sauvé pour cela, car il le hait quand même.

Cette crainte exclusivement servile ne peut donc être le Don du Saint-Esprit.

Que faut-il de plus, pour que la crainte soit salutaire et méritoire ? Il y faut joindre le principe du mérite et du salut, la charité, l'amour généreux de Dieu pour lui-même.

L'amour ne détruit pas la crainte, il l'épure :—à l'âme qui l'aime réellement Dieu n'apparaît plus exclusivement comme un être redoutable dans ses vengeances, mais indifférent en lui-même ; elle l'envisage comme un père et un époux.

Or il y a deux manières dont un fils peut craindre son

père et une épouse son époux, sans cesser pour cela de l'aimer.

Ils peuvent le chérir et craindre son indignation, — ils peuvent le chérir *tellement* qu'ils craignent surtout de contrister son âme, *de se rendre indignes* de son affection.

Honneur aux pères, aux époux qui peuvent mériter d'aussi nobles tendresses ! — Honneurs aux cœurs assez grands et assez délicats pour les éprouver !

Vis-à-vis de Dieu, la plupart des fidèles s'arrêtent au premier degré, ils aiment Dieu un peu, et ils le craignent beaucoup : — ce qui nous préoccupe surtout, c'est le châtiement que le péché attirerait sur nous.

Mais il est des âmes d'élite qui s'élèvent au second degré, à cette *crainte filiale* faite toute d'amour et de tendresse : la charité les élève à ce degré d'abnégation et d'oubli de soi, qui fait qu'elles ne voient plus tant le châtiement qui pèse sur le péché, que l'infâme ingratitude, l'odieux désordre qu'est l'offense de Dieu.

Les Saints savent, sentent, acceptent que la damnation châtiement du péché est une peine méritée, et, par conséquent, *une bonne chose* : mais l'injure faite à Dieu est une offense gratuite et d'autant plus monstrueuse qu'elle s'adresse à l'infiniment bon, l'infiniment parfait, de la part d'un vermisseau tel que nous.

La peine est en soi un moindre mal que n'est l'offense : — l'âme sainte craindra donc moins la damnation, châtiement mérité du péché, que le péché qui mérite la damnation : — embrasée d'amour divin, elle ne voit, ne veut, n'aime que Dieu, Dieu toujours, Dieu avant tout, le bien divin avant le bien propre, celui du créateur plus que celui de la créature.

La vraie crainte de Dieu, c'est *la crainte de l'offense qu'on peut faire à Dieu*.

Les Dons du Saint Esprit doivent survivre à la vie inférieure d'ici bas, cette crainte noble et généreuse trouvera donc au sein de la béatitude éternelle, un épanouissement splendide.

De quelle façon la crainte pourra-t-elle donc s'exercer au sein du bonheur infini ?

Perdues, abîmées en Dieu, les âmes élues seront comme noyées dans l'Océan divin ; éperdues d'amour et d'ad-

miration, elles verront, elles sentiront enfin ce qu'il est *Lui*, l'Infini, ce qu'elles sont elles, misère et néant, portées à la dégradation du péché par toutes leurs tendances, et sauvées, divinisées, beatifiées quand même par lui.

En voyant dans toute sa netteté l'horreur du mal, l'infamie du péché, à laquelle sa miséricorde les a soustraites elles sentiront un frisson les agiter, frisson non plus de frayeur, mais de reconnaissance et d'attendrissement à la vue du malheur immense, de l'iniquité à laquelle elles ont échappé par la pitié de Dieu.

Ce ne sera plus une crainte douloureuse, une appréhension pénible, mais un frémissement de reconnaissance triomphante, une exultation sans mesure à la vue du danger si redoutable et si imminent, évité pourtant et à tout jamais écarté ; et sous cette vibration divine, elles rendront un son d'amour et d'ineffable respect.

Efforçons nous donc d'en arriver dès cette vie, à cette crainte tendre et filiale, préparation des extases célestes ; dégageons nous de cette appréhension trop exclusive du châtiment, qui nous enchaîne à Dieu par les liens grossiers que forgent la terreur : craignons surtout d'offenser notre Père, établissant par là entre lui et nous d'autres liens, ceux d'une tendresse délicate, qui redoute plus que la mort, plus que le châtiment, l'offense de *l'Ami* divin.

Qu'avons nous à craindre de Dieu tant que nous l'aimons ? Il désire notre propre bien avec plus d'ardeur que nous ne saurions le désirer nous mêmes :—tant que nous n'aurons pas volontairement secoué son joug et son fardeau, nous resterons ses bien aimés :—Or le joug qu'il nous impose est un joug d'amour, son fardeau est un fardeau de tendresse, et voilà pourquoi il est si léger.

F. L. VAN BECELAERE,
des fr. prêch.



A DIEU !



Vous êtes la douceur même, ô Dieu, Seigneur éternel, lumière, soutien et vie de mon cœur. Quand je m'approche dignement de vous, je reconnais aussitôt que, sans vous, la joie n'est que douleur. Si vous n'y étiez point, le ciel serait l'enfer ; ne pas vivre toujours avec vous, c'est mourir. Vous êtes ce véritable, ce parfait souverain bien, sans lequel tout plaisir se transforme en souffrance.

Combien est ignorant, aveugle, fou, insensé celui qui va cherchant la joie loin de Dieu ! Qu'y a-t-il de plus abrutissant que d'être valet du monde et du démon rempli de malice ? Le vrai bonheur, la plus grande joie ne se trouvent que dans l'amitié de Dieu. On l'acquiert par la foi agissante et par la fidélité à ses saints commandements.

Et pareillement, celui qui recherche les richesses, les honneurs, les plaisirs sensuels et terrestres, ne peut goûter ces délices ineffables ; car le monde ne saurait procurer ces grands biens. Les vraies joies, les suprêmes allégresses, le Seigneur les donne aux cœurs ou règne la foi. Il est donc très juste que celui qui ne le cherche point ne trouve jamais de quoi assouvir ses désirs.

LE VÉNÉRABLE PÈRE SAVONAROLE.



LA SAINTE FAMILLE AU DESERT

Notre gravure



LS se sont arrêtés là-bas, bien loin, au pied de quelques palmiers, dans une oasis, îlot de verdure au milieu de la morne immensité du désert il faut bien prendre quelque repos après cette longue et pénible course dans ce sable qui brûle les pieds et rayonne au visage la chaleur torride du soleil d'Afrique.

Repos bien précaire et bien troublé, car d'un instant à l'autre on peut apercevoir les émissaires d'Hérode accourant à toute bride pour rejoindre les fugitifs, voir surgir dans le lointain quelque bande de nomades pillards.

Joseph est aux aguets : inquiet, le corps incliné en avant, il sonde du regard les profondeurs de l'horizon ; pour lui il n'y a point de repos tant que l'auguste dépôt confié à sa garde ne sera point en lieu sûr ; de sa haute taille il abrite et protège le groupe gracieux et frêle que forment l'enfant et sa mère.

Marie, elle, pour un instant a tout oublié, perdue dans son extase d'amour maternel, dans un enivrement de foi triomphante, elle contemple la face enfantine du Dieu qui s'est fait son fils et son trésor, et qui repose abandonné sur ses genoux.

Elle est à un de ces moments d'ineffable jouissance ou pour elle tout se tait : les hommes, la nature, les anges eux mêmes n'ont plus de voix ; plus aucun bruit n'arrive à son oreille, plus aucune pensée n'agite son esprit ; toutes ses facultés sont tendues, sont concentrées, absorbées dans la contemplation de cet enfant qui est un Dieu . . .





LA SAINTE FAMILLE

(d'après Plockhorst.)

LA CONTRITION EST-ELLE UN SENTIMENT ?



U simple énoncé de cette question, beaucoup d'âmes pieuses seraient peut-être portées à répondre : " Oui ". Nous répondons purement et simplement " Non. "

Que les âmes timorées se rassurent : Dieu ne demande pas de nous des impressions de douleur sensible qu'il n'est pas toujours en notre pouvoir de provoquer en nous : — il se contente de ce que tout être humain doué d'intelligence et de raison peut lui donner, à savoir un *acte de volonté* procédant d'une conviction surnaturelle.

On place souvent et volontiers, et cela avec raison, sous les yeux des fidèles, les exemples des pénitents extraordinaires comme Sainte Madeleine, Sainte Marie l'Egyptienne, Sainte Angèle de Foligno et tant d'autres, dont le repentir fut si intense qu'il absorba leur vie tout entière, exclusivement consacrée à faire pénitence et à pleurer leurs péchés.

Mais on oublie de dire que ce sont là les faits exceptionnels, les prodiges de la grâce de Dieu, des *miracles spirituels* plus merveilleux encore, quoique moins apparents, que la guérison surnaturelle des maladies.

Beaucoup de fidèles comparant la douleur surhumaine de ces pénitents héroïques aux sentiments qu'ils rencontrent dans leur propre âme, en constatent l'énorme différence : ils en concluent très souvent que la contrition parfaite est un acte héroïque, un miracle de la grâce, et par conséquent un fait extraordinairement rare. Ils ignorent que la contrition à des degrés, et qu'on peut l'avoir en substance, sans en avoir les saints et héroïques excès.

Non ce n'est pas si difficile que cela, fort heureusement : Nous dirons, de plus, qu'avec le secours de la grâce [sans laquelle nous ne pouvons même pas, au témoignage de Saint Paul, prononcer le nom de Jésus d'une façon méritoire], c'est une œuvre relativement facile.

Nous allons le montrer en exposant la doctrine de Saint Thomas d'Aquin, sur cette question si intéressante et si pratique.

Si nous nous en rapportons à la définition du Concile de Trente, la contrition est : " Une *douleur* et une *detestation*

dans l'âme, du péché commis, avec la ferme résolution de ne plus pécher à l'avenir. " Ajoutons avec le même concile : " Avec au moins le vœu d'accomplir tout ce que requiert le sacrement de pénitence ", c'est-à-dire la confession et la satisfaction.

Mais il importe de ne pas prendre ici les mots *douleur* et *détestation*, dans le sens vulgaire qu'ils ont dans la vie pratique.

Quand on a une douleur morale, quand on déteste quelqu'un ou quelque chose, on éprouve un *sentiment*, une *impression sensible* plus ou moins intense de tristesse ou de répulsion : ce n'est pas de cette douleur là que parle le Concile.

C'est une douleur *volontaire* ; c'est-à-dire une douleur dans la volonté et de la volonté, quels que soient les sentiments souvent contraires ou les impressions de la partie sensible de l'âme, tant qu'ils demeurent désapprouvés et combattus par la volonté du chrétien.

Cette douleur volontaire, n'est donc pas autre chose que l'acte par lequel, nous étant rendu compte par des motifs surnaturels que le péché est le plus grand mal qui puisse se produire, notre volonté le réprouve en nous, le condamne et désavoue celui auquel elle aura pu se laisser entraîner. La contrition n'est donc autre chose que : " Une réprobation consciente, raisonnée, fondée sur des motifs surnaturels, des fautes que nous avons commises contre Dieu. "

Comme on le voit, le sentiment n'y est pour rien, la raison illuminée par Dieu, la volonté animée par la grâce y suffisent.

Bien plus, dégradés comme nous le sommes, il arrive souvent que nos sentiments, nos impressions sont en désaccord avec cette volonté : et cependant on peut avoir une contrition très parfaite en éprouvant au fond de son âme des révoltes et des élans désordonnés de concupiscence.

La volonté ne répond pas de ces révoltes tant qu'elle ne se fait pas complice de leurs excès en capitulant devant elles.

La contrition est donc essentiellement un *acte de la volonté* mue par la grâce, et pas autre chose.

Il va de soi toutefois, que la contrition a ses degrés ;

elle est plus ou moins intense dans l'un que dans l'autre, selon le plus ou moins d'abondance de la grâce divine, le plus ou moins de générosité avec laquelle l'âme coopère au secours divin.

Parfois l'illumination qui nous donne de sentir la malice du péché sera si intense, que la sensibilité elle-même en sera ébranlée par contre-coup : Des larmes jaillissent des yeux du pénitent, il se frappe la poitrine, il se lamente d'avoir pu être si pervers, il se livre parfois avec une sainte fureur aux excès de la pénitence et de la mortification : c'est le cas des pénitents héroïques dont nous parlions plus haut ; mais encore une fois c'est là un miracle de la grâce : on peut avoir la contrition sans en arriver là.

On assigne généralement à la contrition quatre qualités essentielles, sans lesquelles elle n'est pas vraiment la contrition.

Elle doit être intérieure, universelle, surnaturelle, souveraine. Une contrition *intérieure* est celle qui est dans l'âme et non pas seulement dans les manifestations extérieures : "Déchirez vos cœurs et non pas vos vêtements" disait Jéhovah au peuple juif : c'est la contrition qu'on a réellement dans l'âme, et non celle que l'on se donne l'air d'avoir.

La contrition *surnaturelle* est celle qui est éveillée en nous par des motifs surnaturels : si l'on regrette ses péchés seulement parcequ'ils nous ont valu la dégradation, le déshonneur, la maladie, ce n'est pas là une contrition surnaturelle, c'est un regret humain quelconque.

Si le *motif* qui nous fait regretter le péché est la bonté infinie du Dieu envers qui nous avons été ingrats, c'est la *contrition parfaite*.

Pour être *universelle*, la contrition doit s'étendre au moins à tous les péchés mortels : sacrifier volontiers à Dieu les péchés de haine, d'injustice d'impiété, mais réserver par exemple les péchés d'impureté que l'on ne veut pas désavouer, c'est n'avoir pas une contrition universelle, c'est n'avoir pas de contrition du tout.

Enfin, la contrition doit être *souveraine*, c'est-à-dire telle, " que nous devons être plus affligés d'avoir offensé Dieu, que de quelque autre mal qui puisse nous arriver. " (catéchisme de Baltimore). C'est ici que la chose semble devenir impossible et que beaucoup de pénitents hé-

sitent, considérant un tel repentir comme au-dessus de leurs forces.

Ils se rendent parfaitement compte que la perte d'un parent, un insuccès en affaires, etc., leur sont plus *sensibles* que la conscience d'avoir péché.

Mais aussi on ne leur demande pas de *sentir*, d'éprouver une sensation de douleur morale plus violente que toute autre, mais simplement de croire et de considérer *avec leur raison* le péché comme étant, en soi, un malheur plus grand, malgré les apparences humaines, que tout autre malheur possible, d'adhérer *par leur volonté* à cette conviction d'être dans la disposition de préférer, s'il le fallait, avec le secours de la grâce qui ne fait jamais défaut à leurs besoins, tout autre malheur à celui-là.

Après une longue vie de péchés un homme se sera senti soudainement touché par la grâce : sa raison éclairée par la lumière surnaturelle lui montre la laideur morale du péché, sa volonté excitée par la grâce de Dieu se rend à l'arrêt de son intelligence, il s'approche du tribunal de la pénitence.

Son âme est droite et sincère, il s'accuse loyalement ; loyalement il condamne dans son cœur ses égarements ; il est sincère dans sa volonté de s'amender. Cependant, son œil reste sec, son attitude droite et ferme, il sent même au fond de son cœur les impressions charnelles qui se réveillent et combattent sa résolution, mais il les désavoue et les méprise.

Cet homme n'éprouve aucune impression sensible de contrition, sa raison et sa volonté seules y ont part ; mais cette contrition n'en est pas moins vraie et sincère : dans un instant il se relèvera absous et régénéré.

Fr. L. VAN BECELAERE,
des fr. prêch.

CHRONIQUE.

LE CARDINAL PIEROTTI.—Le 27 octobre dernier, un religieux dominicain, le T. R. P. Pierotti recevait l'avis officiel de son élévation au cardinalat.

Le nouveau prince de l'Eglise naquit en janvier,

1836, à Forbano del Vescovò. De bonne heure, prévenu de la grâce divine, il résolut de renoncer au monde, et dès l'âge de quinze ans, il prit l'habit de l'Ordre au couvent d'Anagni. Il fut successivement lecteur, (1) régent, maître des novices, et curé pendant seize ans de la paroisse de la Minerve, jusqu'au jour où la confiance du Souverain-Pontife l'appela en 1887, aux hautes fonctions de Maître du Sacré Palais.

On sait que cette charge créée par Saint-Dominique, n'est jamais sortie de sa famille religieuse. Elle est une des plus importantes de la curie, et son titulaire habite le palais même du Vatican dont il a pour ainsi dire la charge au point de vue spirituel.

L'ancien Maître du Sacré Palais, jouissait depuis longtemps de la confiance et de l'estime du Saint-Père. Toutefois si Léon XIII par cette promotion de l'un des nôtres, prétendit récompenser les talents et la vertu de son confident, le Pape thomiste et le Pape du Rosaire voulut également reconnaître les services rendus à l'Eglise par l'Ordre entier, et donner aux enfants de Saint Dominique une nouvelle preuve éclatante de cette paternelle bienveillance qu'il leur a tant de fois marquée au cours de son long et glorieux pontificat.

* *
*

MORT DE MGR D'HULST.—La mort de l'éminent prélat a produit dans le monde catholique une impression de très sincère regret et de profonde tristesse. Il faut pleurer la mort soudaine de celui qui portait si noblement en France le drapeau des intérêts chrétiens.

Comme Mgr Freppel dont il prit la place aux chambres françaises, Mgr d'Hult fut une de ces âmes vaillantes qui ne connaissent point de repos avant celui de la tombe, et qui donnent "*toujours*" au milieu d'occupations en apparence contradictoires "*toute*" la mesure de leur talent.

Esprit sérieux et distingué, à la fois écrivain, philosophe, orateur, et théologien, il se trouvait à sa mort, rec-

[1] Le titre de lecteur équivaut à celui de docteur en théologie, et celui de régent à celui de recteur d'une université.

teur de l'Institut Catholique, député pour le Finistère, et successeur dans la chaire qu'ils avaient illustrée, des Lacordaire et des Monsabré.

Frère prêcheur par l'âme, Mgr d'Hulst voulut l'être de fait ; et, non content d'entretenir avec la Province de France, d'étroits liens d'amitié, après avoir fondé la société de St-Thomas pour l'encouragement des études philosophiques dans le sens dominicain, *longtemps avant sa mort il fit partie de notre Tiers-Ordre.*

* * *

LA CHAIRE DE NOTRE DAME DE PARIS.—

Le Très Révérend Père Marie Joseph Ollivier, dominicain, de notre couvent du Très Saint Sacrement, de Paris, et prédicateur général (1) vient d'être invité par Monseigneur Richard, archevêque de Paris, à prendre, pour le Carême prochain, la succession de Mgr d'Hulst dans la chaire de Notre Dame de Paris.

Le Très Révérend Père Ollivier est déjà avantageusement connu comme écrivain par les lecteurs du "Rosaire" qui ont eu l'occasion de lire et d'apprécier plusieurs de ses articles.

L'honneur que lui confère l'appel de l'archevêque de Paris, couronne une vie d'apostolat généreux et fécond : le Très Révérend Père Ollivier a toujours été considéré en France, et spécialement à Paris, comme un des orateurs les plus distingués, les plus vivants, et les plus courageux du temps présent : sa parole élevée, nette, à l'occasion incisive et mordante, a fait durant de longues années, le charme des auditoires parisiens, auxquels il savait rappeler les grandes vérités et les grands devoirs avec une liberté toute apostolique.

* * *

A PROPOS DE SAVONAROLE :—La Semaine religieuse de Québec du 21 Novembre, publie sous la rubri-

(1) Titre spécialement réservé dans l'Ordre de Saint Dominique à ceux qui ont exercé pendant de longues années avec fruit le ministère de la prédication.

que : *Fin de Savonarole*, un fragment de l'abbé Rohrbacher, tendant à établir que le célèbre dominicain fut un hérétique et un révolutionnaire, réconcilié tout au plus avec l'église " *in extremis* ".

On pourrait se demander à quel propos le fragment auquel nous faisons allusion. Nous déclarons ne pas le savoir, et nous ne pensons pas que personne en aie demandé la publication.

Nous pourrions relever les quelques " inexactitudes " qu'il contient, mais nous préférons nous contenter pour le moment de rappeler quelques vérités importantes, utiles au lecteur impartial.

L'illustre dominicain a trouvé en tout temps des défenseurs au moins aussi autorisés que ses détracteurs, et le pape Jules II en particulier, ne craignait pas de déclarer qu'il regarderait lui-même comme suspect et entaché d'hérésie, quiconque aurait l'audace d'en accuser Savonarole.

Nous n'avons nulle intention de nous lancer dans une controverse que nous considérons comme tout à fait hors de propos, et à laquelle nous déclarons nettement ne pas vouloir nous mêler : cependant dans notre numéro du mois de mai prochain, à l'occasion de l'anniversaire de la mort de Savonarole, nous nous proposons de publier les témoignages, à tout le moins d'une grande autorité, que des papes, des saints couronnés, des bienheureux placés par l'Eglise sur ses autels, rendent à la mémoire du grand homme, du grand cœur, du grand chrétien que fut notre vénérable père Jérôme Savonarole.

LA RÉDACTION.



RECOMMANDATIONS AUX PRIÈRES.

Une abonnée du Rosaire décédée subitement, et une vocation religieuse. — Une abonnée du Rosaire qui se recommande pour obtenir la santé. — Plusieurs autres abonnés pour intentions particulières. — Monsieur Elie Turgeon—père du Rvd. Mr. Gaudiose Turgeon—et son épouse, Marie Emilie Lemieux, décédés dernièrement à Québec.

Une mère de famille gravement malade. — Un père de famille pour obtenir la persévérance dans la bonne voie. — Plusieurs jeunes filles pour connaître leur vocation. — Nos prédications. — Une personne sans situation. — Les catholiques du Manitoba. — Un jeune homme éloigné des sacrements. — Plusieurs malades. — Plusieurs grâces spirituelles. — Le retour de deux jeunes gens à Dieu. — Position pour un jeune homme. — Succès dans le commerce et la collection. — Consentement d'une mère de famille à la vocation de son fils. — Le retour de plusieurs pécheurs dans une retraite. — Plusieurs affaires importantes.

ASSOCIÉS DÉFUNTS DE L'ŒUVRE DU NOVICIAT.

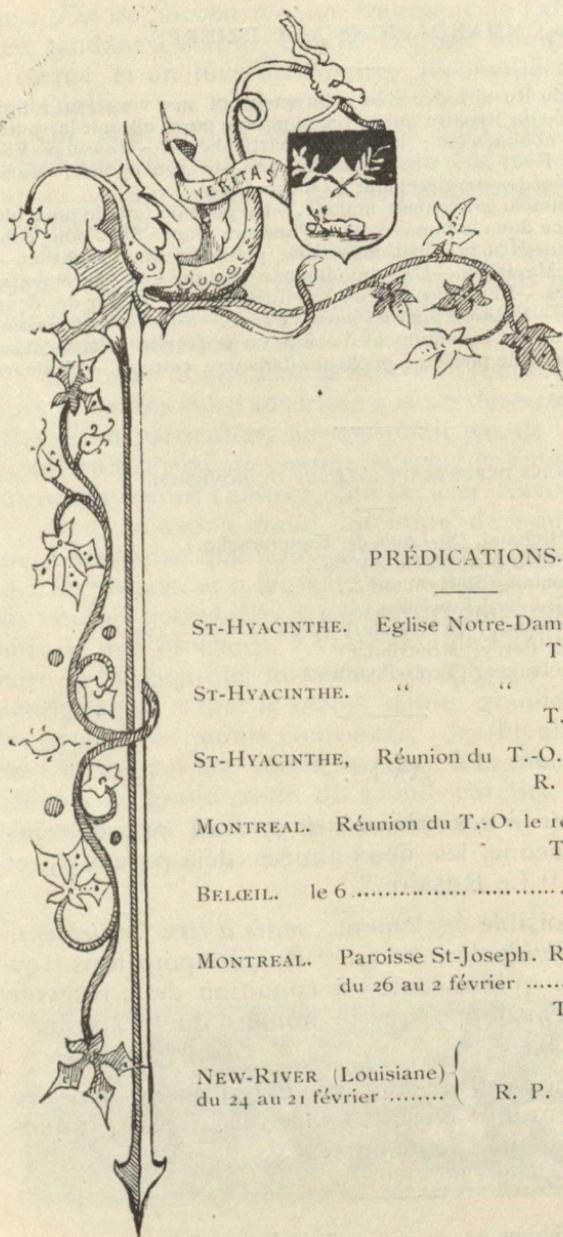
Mlle. Marie Michaud, (St-Louis de Kamouraska.)
 Mde Ida Lavallée Sicotte, (Montréal.)
 Mde T. B. Bonnin, (St-Hyacinthe.)
 Mr. Isidore Grenier, (Lewiston.)
 Mr. Alph. Bertrand, (Ste Rosalie.)
 Mr. George L. Perry, (Montréal.)
 Mr. Joseph Bélanger, (Trois-Pistoles.)

AVIS.

Nous offrons à nos abonnés de 97 : au prix de cinquante cents chacune, les deux années déjà parues 95 et 96 de la Revue " Le Rosaire."

Il leur est loisible également, *mais à eux seulement*, de s'abonner *individuellement* au " Rosaire pour tous " au prix ordinaire de quinze cents—à condition de le recevoir sous la même enveloppe que le numéro du " Rosaire " correspondant.

Les personnes qui ne sont pas abonnées au Rosaire doivent s'abonner au " Rosaire pour tous " par dizaines ou quinzaines sous une seule adresse.



PRÉDICATIONS.

ST-HYACINTHE.	Eglise Notre-Dame le 1er	T. R. P. ARGAUT.
ST-HYACINTHE.	“ “ le 6	T. R. P. RONDOT.
ST-HYACINTHE,	Réunion du T.-O., le 8.....	R. P. MARICOURT.
MONTREAL.	Réunion du T.-O. le 1e 5.....	T. R. P. ARGAUT.
BELCEIL.	le 6	R. P. KNAPP.
MONTREAL.	Paroisse St-Joseph. Retraite des Dames, du 26 au 2 février	T. R. P. ARGAUT.
		R. P. KNAPP.
NEW-RIVER (Louisiane)	du 24 au 21 février	R. P. ARCHAMBAULT.